

La place Rouge, soir de Noël 1985

À l'instant même où un officier de police moscovite jetait une bâche sur le corps nu qui gisait devant le mur du Kremlin, à mille kilomètres de là une locomotive porte-missiles déraillait, tuant net tous les passagers. Face à un tel désastre, le Soviet local prit la seule décision possible : faire intervenir les bulldozers de l'armée.

Ceux-ci reçurent ordre de creuser une tranchée de deux cents mètres à l'endroit de l'accident.

Au cours des semaines suivantes, tous les indices qui auraient pu laisser supposer que la voie ferrée n'avait pas été correctement boulonnée furent ensevelis, de même que la ferraille tordue, l'épave de la locomotive et les corps qu'elle renfermait. De nouveaux rails furent posés, solidement cette fois, en bordure d'un lac. Et on n'en reparla plus.

À Moscou, en revanche, la vérité était plus difficile à cacher.

Il était six heures du matin et il faisait nuit noire. L'homme qui contournait la tombe de Lénine était assez vieux pour se rappeler l'époque où les portes de la Résurrection gardaient l'entrée de la place Rouge ; avant que Staline ne les fasse raser pour que ses tanks puissent défilier.

Débraillé, le cheveu hirsute, le vieux était un fils de paysans qui s'était battu aux côtés de Trotski quand il était adolescent. Il aurait volontiers cédé son siège au Politburo si l'URSS lui avait trouvé un remplaçant.

Mais cet imbécile d'Andropov était mort un peu plus d'un an après avoir pris ses fonctions.

Tchernenko n'avait pas tenu aussi longtemps. Et maintenant, Gorbatchev, ce gamin...

Comment démissionner dans ces conditions ?

L'homme réalisa que quelque chose ne tournait pas rond quand il fut momentanément aveuglé par une torche électrique. Elle s'abaissa rapidement, éclairant la neige piétinée. L'officier de police se répandit en excuses.

– Désolé, camarade ministre. Désolé... Je ne vous avais pas reconnu.

– Qu'est-il arrivé ?

– Une voiture a percuté un plot.

– Quel genre ?

– Je vous demande pardon ?

– Quel genre de voiture, Zil, Volga, Pobeda ?

– Une Volga, monsieur. Neuve.

Le vieil homme fronça les sourcils. La liste d'attente pour se procurer une Volga était si longue qu'on aurait pu revendre instantanément la voiture pour le double de ce qu'on l'avait payée. Et dans un pays où la vodka était bien souvent le seul moyen de se réchauffer, emboutir un véhicule neuf n'était pas une mince affaire.

En se demandant combien de temps il allait lui falloir pour cracher le morceau, il observa le policier qui se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre.

Il y aurait forcément eu des traces de pneus sur la neige si ce qu'il disait était vrai. Le pauvre bougre avait de toute évidence reçu ordre de mentir.

– Dites-leur que j'ai insisté pour constater moi-même ce qu'il en était.

– Oui, camarade ministre. Merci, camarade ministre.

Si seulement tous ces gens avaient connu l'époque de Staline... Ils auraient su ce qu'était la terreur, la vraie. Un peu plus loin, éclairé par les projecteurs qui illuminaient le mur du Kremlin, un major de la *militsiya*, la police de Moscou, se tenait tête nue devant un membre du Politburo que le vieil homme n'avait jamais pu souffrir. Son fils, un crétin notoire, était là lui aussi.

– Védénine, dit le vieil homme.

– Camarade ministre ? Vous allez prendre froid.

C'était Ilitch Védénine tout craché, songea avec amertume le vieil apparatusik. Toujours prêt à énoncer des évidences. À leurs pieds, la neige qui tombait recouvrait peu à peu d'un manteau blanc une bâche à cadavre.

– Eh bien, vous n'allez pas me montrer ?

Le fils de Védénine tira sur la bâche d'un coup sec, révélant un garçon de douze ou treize ans. Le corps était nu et entièrement rasé. Il avait la bouche entrouverte, et ses parties génitales ratatinées semblaient minuscules. Ses yeux d'un blanc laiteux étaient tellement vitreux et figés que le vieil homme dut détourner un instant le regard.

Il manquait le petit doigt à la main droite du garçon. La coupure était nette ; aucune trace de sang sur la neige en dessous. S'agenouillant, le vieil homme toucha la poitrine du garçon, puis son visage, presque avec douceur. La chair était dure comme de la glace.

– Curieux, marmonna-t-il.

– Comment cela, monsieur ?

– Il n'a pas pu rester ici assez longtemps pour geler.

Le vieil homme allait se relever quand il se ravisa. Il recommença à tapoter le cadavre en faisant mine d'écouter le bruit sourd que rendait la poitrine blanche et dure comme le marbre. Il s'assura qu'il n'avait pas rêvé.

À peine visible, un minuscule ange de cire reposait dans la main mutilée du garçon.

Un détail pour le moins troublant. Mais le plus troublant était que l'ange avait les traits du cadavre. Relevant promptement la tête pour s'assurer que personne ne l'observait, le vieil homme s'empara de la figurine et la glissa dans sa poche.

Il y avait un signal dans la blancheur de la cire.

De même que dans le corps congelé et placé avec tant de soin juste devant le siège du Soviet suprême. Le vieil homme avait eu un choc en découvrant le garçon mort et l'ange sculpté, car la figurine ne pouvait être l'œuvre que d'une seule personne. Or elle était décédée.

Soir de la Saint-Sylvestre, décembre 1985

L'ambassade de Grande-Bretagne se trouvait sur le quai Maurice-Thorez, de l'autre côté du fleuve. L'ambassadeur se plaisait à rappeler à ses visiteurs que Staline, ne supportant pas de voir flotter le drapeau britannique au-dessus du toit, avait exigé que le bâtiment lui soit restitué.

Devant le refus des Britanniques, Staline n'avait eu d'autres choix que de mettre des rideaux devant ses fenêtres pour en cacher la vue. Depuis lors, les relations anglo-soviétiques s'étaient un peu détendues. Un tout petit peu.

Le dernier arrivé à la soirée était un major des services secrets britanniques. Il avait été détaché à Moscou à la dernière minute pour y exercer des fonctions mal définies, à la grande contrariété de sir Edward qui aimait bien savoir qui était qui et qui faisait quoi. Sans doute eût-il été rassuré d'apprendre que le major était lui aussi dans ses petits souliers.

Le lieu, les convives, la soirée..., rien ne coïncidait avec l'idée que Tom Fox se faisait d'une fête du Nouvel An.

Débarqué cinq jours plus tôt, il avait découvert que personne ou presque n'était au courant de sa venue. Seul sir Edward n'avait pas semblé surpris, même s'il lui avait fait comprendre qu'il n'était pas le bienvenu.

Tom avait réussi à tenir cinq minutes avant de gagner le balcon pour griller en urgence une cigarette. Debout sous la neige qui émaillait son smoking de flocons blancs, il contemplait la Moskova gelée en se demandant dans combien de temps il allait pouvoir rentrer chez lui.

Il n'était en Union soviétique que depuis une semaine.
Mais il en avait déjà assez.

Si Caro avait été là, elle l'aurait poussé à aller vers les autres, à se faire des amis. Elle aurait su quoi dire, et à qui. Le talent de sa femme pour les mondanités avait déteint sur lui pendant un certain temps ; jusqu'à ce que les choses se gâtent entre eux et qu'il envoie tout promener. Quand la porte du balcon grinça, il ne prit même pas la peine de se retourner. Une fille vint s'accouder à la balustrade à ses côtés.

– Vous auriez une cigarette ? demanda-t-elle.

Il lui tendit son paquet sans rien dire.

– Et du feu ?

Tom posa son briquet Bic sur la rambarde. La fille s'en saisit, et, lorsque la flamme jaillit derrière l'écran de sa main, il remarqua qu'elle portait une bague en jade à l'annulaire et une égratignure au poignet.

– Ces clopes sont infectes.

Il acquiesça.

Elle ne tira que quelques bouffées avant de jeter sa *papirosa* par-dessus la balustrade. Ils la regardèrent voltiger un instant dans le vent, puis s'éteindre avant même de tomber dans la neige.

– Il fait un froid de canard ici, dit-elle.

Tom acquiesça.

– Vous n'êtes pas très bavard, dites donc !

Il confirma d'un hochement de tête sans quitter des yeux le mur du Kremlin que de gros projecteurs éclairaient par le bas. Quelqu'un lui avait dit combien pesait l'étoile rouge qui coiffait la tour Spasskaïa, et combien de kilowattheures étaient nécessaires pour l'illuminer. Sauf qu'il avait oublié, comme tout ce qu'on lui avait dit la semaine dernière. Mais quand la fille poussa la porte du balcon et sortit, il songea qu'il n'était pas près de l'oublier. Ne serait-ce que parce qu'elle portait un jean noir avec une veste de smoking.

Il cligna des yeux et la vision disparut. Il regagna à son tour la salle de réception et alla tout droit vers le jeune attaché militaire aux cheveux mi-longs qui était censé l'aider à prendre ses marques. Boutons de manchettes en or, chevalière, smoking, il

avait tout l'air d'un fils à... Tom soupira. Il aurait dû au moins lui donner une chance de faire ses preuves.

– Est-il fréquent que les Soviétiques se rendent à ce genre de sauteries ? demanda Tom.

– Les Russkoffs ? On leur envoie toujours des invitations. Mais la plupart refusent. Déjà pris. Si vous voyez ce que je veux dire. Mais cette année...

– Cette année ?

– Ils ont accepté. Enfin, quelques-uns.

– Non, je voulais dire, pourquoi est-ce différent cette année ?

– Allez donc savoir ce qu'ils ont dans le crâne.

– C'est précisément pour cela que je suis ici.

– Sérieux ?

Le jeune homme eut l'air soudain intéressé.

– Figurez-vous qu'on se demandait justement ce que vous étiez venu faire à Moscou. « Visiteur analyste », vous avouerez que ça sonne un poil américain, non ? On a pensé que vous étiez peut-être un espion de la Cour des comptes.

– Vous n'approuvez pas les efforts d'efficacité ?

– Uniquement quand ils améliorent les performances.

– Croyez-le ou non, dit Tom, je ne suis pas un espion du ministère des Finances.

Le jeune homme s'excusa, invoquant une nécessité. Tom le regarda fendre la foule des uniformes, robes du soir et smokings en direction des toilettes. Il se demanda s'il allait revenir et, si oui, comment il allait faire pour lui demander poliment son nom pour la troisième fois et tâcher de s'en souvenir.

– Tout va bien ? s'enquit le garçon lorsqu'il fut de retour.

– Je ne me sens pas trop dans mon élément.

– Moi non plus. Mais ça fait partie du boulot.

Il accrocha le regard d'une femme noire en longue robe blanche qui contournait un colonel russe. S'excusant d'un hochement de tête auprès d'un groupe de convives, elle s'approcha d'un pas assuré.

– Impressionnante, vous ne trouvez pas ?

Tom se demanda s'il aurait pu dire la même chose de n'importe quelle autre femme présente.

- Première de sa promotion à Oxford. Une bonne maison. Lorsqu'elle les eut rejoints, il fit les présentations :
- Mary Batten. Une femme qui sait des choses.
- Tom Fox, dit Tom.
- Je sais, dit Mary. C'est moi qui ai réservé votre vol. Comment avez-vous trouvé votre logement ?
- Plein de punaises.

L'espace d'une seconde, elle eut l'air choquée, puis elle éclata de rire, faisant se retourner un jeune Russe en veste de velours. L'homme soutint un instant le regard de Tom, puis le salua poliment de la tête.

- Qui est-ce ? s'enquit Tom.
- Vous voyez l'homme trapu qui fume le cigare, là-bas, à côté de la fenêtre ? C'est Ilitch Védénine. Nommé ministre tout récemment. C'est le plus haut représentant soviétique ici présent. Vladimir est son fils.
- Et l'homme avec qui il parle ?
- C'est un général, dit une voix derrière Tom. Récemment rappelé d'Afghanistan...

Ils se retournèrent. C'était sir Edward Masterton, l'ambassadeur. Tom songea qu'il avait l'air aussi indolent que la première fois qu'ils s'étaient vus.

- Il serait souhaitable que vous vous joigniez au reste des convives, dit Masterton. Je me trompe ou nous avons plus d'invités que prévu ?
 - C'est exact, monsieur, répondit Mary Batten.
 - Et pour quelle raison ?
 - Parce qu'ils ont tous répondu présent.
 - Tiens donc. J'aimerais bien savoir pourquoi Védénine a accepté notre invitation.
 - Je vais tâcher de le savoir, dit Tom.
- Sir Edward haussa les sourcils.
- Et comment allez-vous faire ?
 - Je vais lui poser la question.

Le ministre Védénine serra distraitement la main que Tom lui tendait. Voyant qu'il balayait la salle du regard, Tom crut qu'il

cherchait quelqu'un de plus intéressant avec qui faire la conversation, puis réalisa ce qu'il cherchait.

– Votre fils est là-bas, lui dit-il.

À l'autre bout de la pièce, le jeune Russe était en grande conversation avec la fille qui lui avait tapé une cigarette. Voyant qu'ils étaient observés, la fille cessa de froncer les sourcils, s'obligeant presque à sourire. Le ministre soupira.

– C'est un bel homme, fit remarquer Tom.

– Et il le sait, malheureusement. Vous avez des enfants ?

Tom hésita.

– Un garçon, finit-il par dire. Il passe Noël avec sa mère.

– Qui n'est pas là ?

Ouvrant un étui à cigares, Védénine en offrit un à Tom.

– Ce sont des choses qui arrivent... La vie est toujours plus compliquée qu'on ne le voudrait. En particulier la vie de famille. Et en ce qui me concerne, ma famille, c'est l'URSS tout entière.

– J'imagine que ce ne doit pas être rose tous les jours.

– Vous parlez bien le russe. Pour un étranger.

– Mon russe est très mauvais.

Le ministre haussa les épaules.

– Je cherchais simplement à être poli.

L'homme sentait le cigare et le cognac, avec une pointe d'eau de Cologne ou de schnaps. Si c'était du schnaps, il provenait sans doute d'une flasque de poche que le Russe avait emportée, au cas où on n'aurait servi que du champagne.

– Vous êtes allé à l'école de sir Edward ?

Le Russe rit lorsque Tom s'étrangla à demi sur son champagne.

– Je doute qu'ils m'auraient laissé franchir la porte...

– Ah, parce que vous êtes..., sourit Védénine. *Salt of the Earth* ? C'est un tube des Rolling Stones, non ? Extrait de *Beggars Banquet*. Mon fils a le disque.

– C'est autorisé ?

– Les temps changent, comme dirait Bob Dylan.

– Ce disque-là aussi, il l'a ?

– Il est à moi. Vladimir me l'a rapporté d'Amérique...

L'homme dirigea son regard vers son fils, qui était en train de parler avec une femme en sari, à présent.

– Je suis né en 1923, dit-il. Les deux tiers des garçons nés cette année-là n'ont pas survécu à la guerre. J'espère que Vladimir ne connaîtra jamais le même sort.

Deux cent cinquante convives étaient réunis dans la salle de réception, qui ne devait être guère différente à l'époque où l'ambassade était la maison d'un riche négociant en sucre. Tous ces uniformes, ces brandebourgs et ces queues-de-pie... Caro se serait sentie dans son élément ici.

– Serait-ce indiscret de vous demander pourquoi vous êtes venu ? s'enquit Tom.

– Parce qu'on m'a invité.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard, et Tom se demanda si Védénine se teignait les cheveux ou s'il portait une perruque, car il arborait une chevelure très brune et touffue. Loin d'avoir la beauté naturelle de son fils, l'homme devait avoir un physique ingrat quand il était jeune.

– Mon épouse était une patineuse artistique réputée pour sa beauté. Elle est morte jeune.

– Comment avez-vous deviné mes pensées ?

Le ministre sourit.

– Vous m'avez longuement scruté du regard, puis vous avez fait de même avec mon fils et avez eu l'air perplexe. Élémentaire.

– Je m'en souviendrai.

– Moi aussi.

Védénine hésita.

– Elle m'a l'air bien jeune, cette Anglaise que vous couvez des yeux. Jolie, sans aucun doute. Mais jeune. Vous savez qui est son beau-père, naturellement.

– Je parie que *vous* le savez.

– Qu'est-ce que vous lui trouvez au juste ?

Le fait qu'elle porte un smoking, qu'elle ait les cheveux rasés sur les côtés, et ma colère incompréhensible quand j'ai vu la marque de coupure sur son poignet...

– C'est difficile à expliquer.

– Un rébus enveloppé de mystère au sein d’une énigme. Vous savez qui a dit ça ?

– Churchill. À propos de la Russie.

Le ministre sourit de toutes ses dents.

– Que faites-vous à Moscou ?

– Je suis en exil.

– Vraiment ? fit Védénine, visiblement intrigué.

– Disons que quelqu’un a jugé utile de se débarrasser de moi.

Le Russe éclata de rire.

– Votre reine a offert l’hospitalité à Yvan le Terrible une fois. Le saviez-vous ? Il voulait l’épouser. Elle a refusé, mais a dit que si jamais ses jours étaient menacés, il pourrait venir vivre en Angleterre. Comme vous le voyez, il existe des liens historiques forts entre nos deux pays. Même s’ils sont tendus, comme dans toutes les familles. En particulier quand ses membres ont été en froid pendant un certain temps. Cela devrait répondre à votre question de la raison de ma présence ici. Et maintenant, si vous voulez bien m’excuser...

Le ministre balaya la salle du regard.

Un colonel soviétique en uniforme hocha la tête et s’approcha d’un général, qui jeta un coup d’œil à Védénine et hocha la tête à son tour. L’homme que le ministre ne regardait pas, celui qui ne portait pas d’uniforme et qui observait le fils de Védénine tout à l’heure, n’avait attiré le regard de personne. Ayant réussi à prendre congé d’un vieux diplomate indien, il parvint à atteindre la porte avant son supérieur hiérarchique. C’était lui qui avait inspecté les issues du bâtiment et les interrupteurs, plus tôt dans la soirée. C’était lui que Tom aurait dû garder à l’œil, si tant est que cela fût partie de ses prérogatives.

Une fois les Soviétiques partis, l’atmosphère se détendit.

Quelqu’un tamisa les lumières et monta le volume de la sono, et une femme se mit à entraîner les couples sur la piste de danse. La plupart étaient mal à l’aise mais conscients qu’il manquait encore deux heures avant que sonne minuit. Abba fit place à Rod Stewart, puis à Hot Chocolate... Pas vraiment le genre de musique qui emballait Tom. Il songeait à retourner sur le balcon

quand il aperçut l'ambassadeur se pencher vers la femme de la piste de danse pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Elle avait un air sophistiqué et désabusé, comme si elle avait quitté Chelsea pour aller s'enterrer dans un presbytère au fin fond du Wiltshire et regrettait son choix.

Elle fronça les sourcils et marcha droit sur Tom.

– C'est toujours dur les premiers temps. Surtout quand on ne connaît personne. Mais nous sommes des gens plutôt accueillants. Edward m'a dit que votre famille devait venir vous rejoindre.

– Peut-être.

Le sourire de la femme s'évanouit.

– Mon épouse passe Noël chez ses parents, et Charlie reprend l'école le 7. J'aimerais bien être rentré pour les vacances de février.

– Charlie, c'est votre fils ?

Tom hocha la tête.

– Anna, dit-elle en lui tendant la main.

– Lady Masterton ?

– Je préfère Anna.

Sa poignée de main était aussi ferme que son regard était vague.

– J'ai remarqué que vous regardiez beaucoup ma fille.

– Son smoking est seyant.

Anna Masterton tiqua.

– Elle m'en veut.

– Seulement à vous ?

– Non, à tout le monde, à vrai dire. C'est un âge difficile.

– Dix-sept ans ?

Anna Masterton sembla hésiter entre rire ou pleurer.

– C'est ce qu'elle vous a dit ? Elle va avoir seize ans le mois prochain.

– Et pourquoi en veut-elle à la terre entière ?

– Sa copine Lizzie s'est inscrite au lycée à Westminster, et Alex voulait y aller aussi. Mais mon mari a refusé, et maintenant c'est la guerre entre eux. Une fille d'Allemagne de l'Est dont elle a fait la connaissance à la piscine donnait une fête ce soir. Mais

Edward a insisté pour qu'elle passe la soirée ici avec nous. Et maintenant, il veut aller passer quelques jours à Borodino pour visiter le champ de bataille. Alex s'est rebiffée, déclarant qu'il ne pouvait pas l'obliger. Vous riez, mais je vous assure que ça devient pénible.

Elle avait dit cela sur le ton décidé d'une femme discrètement éméchée.

– Je veux bien vous croire.

Anna Masterton secoua la tête et s'obligea à sourire, comme il convient de la part d'une femme d'ambassadeur en représentation.

– Edward me disait que vous étiez un expert de la Russie.

– Je n'irais pas aussi loin.

– Mais vous avez suivi une préparation intensive avant de venir ici ?

– J'ai visionné *Andrei Roublev* pour la énième fois.

Elle lui jeta un regard amusé.

– N'est-ce pas ce drôle de film en noir et blanc où l'on voit des paysans nus mettre le feu à la forêt ?

– Tarkovski, 1966. Ça commence avec une grande célébration païenne.

– Je croyais que la Russie était déjà évangélisée à l'époque ?

– Oui et non, répondit Tom. Ils pratiquaient les deux rites, *dvoeverie*, comme on dit. C'est un peu comme avoir une double nationalité au royaume de l'invisible.

– Est-ce là votre domaine ?

– Cela et reconnaître la configuration des choses. Le Foreign Office m'a chargé de rédiger un rapport sur la religion en Russie.

– C'est un travail plutôt scientifique ?

– Si la foi peut déplacer des montagnes, ne pourrait-elle pas renverser un gouvernement ?

Elle regarda autour d'elle, comme pour s'assurer que tous les convives soviétiques étaient vraiment partis, et prit une nouvelle coupe de champagne sur le plateau d'un serveur qui passait par là.

– Voulons-nous vraiment renverser leur gouvernement ?

– Votre époux est mieux placé que moi pour vous répondre sur ce point-là.

Ce n'était évidemment pas la vraie raison de sa présence à Moscou. On l'avait envoyé ici pour le mettre hors de danger. Quant à savoir de quel danger il s'agissait précisément, c'était à Londres d'en décider. Officiellement, il avait été expédié en URSS pour alléger la tâche de son boss.

Ayant fait suffisamment la conversation pour pouvoir prétendre une migraine, Tom s'excusa et sortit prendre l'air. Contournant la piste de danse, il longea les lambris blancs et or de la salle aux allures de bonbonnière. Chemin faisant, il se mit à penser à Caro et le regretta.

En Angleterre, c'était l'heure du dîner. Son épouse était probablement assise sur le canapé entre son père et sa mère, un feu crépitant déjà dans la cheminée. La télé portable en noir et blanc n'était pas encore allumée. Et quand elle le serait, personne n'y prêterait attention jusqu'à ce que sonnent les douze coups de minuit. Charlie était sans doute en train de se préparer à aller au lit tout en protestant, car il voulait rester avec les grands, et, quand il s'endormirait, avec un peu de chance, il ne ferait pas de cauchemars.

Et dans un an ? Son fils continuerait d'aller se coucher le premier le soir du Nouvel An. Il rouspéterait toujours, mais pas suffisamment pour que cela change quoi que ce soit. Et Caro ? Dans quel lit irait-elle dormir ? Sûrement pas celui de Tom. Alors, pourquoi ne pas lui accorder ce qu'elle voulait si c'était mieux pour leur fils ? C'est ce qu'elle ne cessait de lui répéter.

Charlie a besoin de repères.

– Garce, marmonna Tom.

– Eh ! surveillez votre langage.

C'était la fille qui lui avait quémandé une cigarette tout à l'heure.

Tom cligna des paupières.

– Je vous demande pardon ?

– Je disais : surveillez votre langage.

– Je ne m'adressais pas à vous, de toute évidence.

– *De toute évidence...*, répéta-t-elle en s'efforçant d'imiter le ton excédé de Tom.

– Tout le monde nous regarde, dit-il.

– Et alors ?

– Alors, je crois que c'est ce que vous cherchez.

Elle avait les cheveux légèrement ébouriffés, et sa veste de smoking était trop ajustée pour pouvoir être boutonnée. Elle en avait retroussé les manches. De près, elle paraissait effectivement plus jeune qu'il ne l'avait cru. Elle chercha sir Edward des yeux parmi la foule et grinça :

– Je vais le dire à mon beau-père.

Tom la rattrapa au moment où elle se retournait.

Les os de son poignet tailladé lui semblèrent horriblement fragiles. Du coin de l'œil, Tom vit la femme noire de tout à l'heure qui arrivait dans sa direction, et il relâcha la jeune fille. Sa mère n'était pas la seule femme saoule de la soirée.

– Abaissez vos manches, dit-il en se reculant. Ou alors retroussiez-les une bonne fois pour que vos parents voient vos bras et que vous puissiez leur faire une scène. Vous n'attendez que ça.

– Il n'est pas mon père.

– Qu'est-ce que ça change ?

Sous ses manchettes, on distinguait des marques rouges sur ses deux poignets, comme s'ils avaient été lacérés avec un couteau émoussé.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Rien.

– Exactement.

– Du poignet jusqu'au coude, dit-il. Du poignet jusqu'au coude. Si vous êtes vraiment décidée.